

R. TRESSE

USAGES SAISONNIERS ET DICTONS SUR LE TEMPS
DANS LA RÉGION DE DAMAS

(AVEC 7 HORS-TEXTE)

Extrait de la *Revue des Études Islamiques*

ANNÉE 1937, CAHIERS II-III.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

12, RUE VAVIN, VI^e

—
1937

Bibliothèque Maison de l'Orient



158290

USAGES SAISONNIERS ET DICTONS SUR LE TEMPS DANS LA RÉGION DE DAMAS

Il y a peu d'années encore, il n'existait pas de renseignements scientifiques précis sur le climat de la région de Damas, seuls des particuliers, ou de rares services de l'État se livraient à quelques observations relativement suivies, sur la température ou sur la hauteur totale des pluies tombées au cours de l'année. Des observations méthodiques, poursuivies depuis sept ans (1), permettent d'entrevoir dès à présent les caractéristiques essentielles du climat de la Syrie sud.

Elle connaît une saison chaude et sèche de six mois, un hiver froid et venteux de quatre mois, reliés entre eux par deux saisons intermédiaires fort courtes : un automne relativement sec et lumineux, un printemps court, agité et pluvieux dans les années favorables (2).

En attendant l'élaboration de ces longues séries d'observations auxquelles l'on doit la connaissance scientifique d'un climat, il nous paraît intéressant de réunir les traditions populaires se rapportant aux saisons, aux phénomènes météorologiques et à leurs conséquences pour l'homme, tant à Damas que dans sa banlieue immédiate, et aussi dans la chaîne orientale de l'Anti Liban dominant la plaine de Damas.

(1) En 1930 fut installé le premier laboratoire de climatologie régulièrement outillé, à Damas. Nous remercions le D^r Aractingi, Directeur du Service de l'hygiène de l'État, d'avoir bien voulu nous autoriser à publier les observations de son laboratoire.

(2) DE MARTONNE, *Traité de Géographie physique*, t. 1, p. 270, 4^e édition, Paris 1926.

CH. COMBIER, la Climatologie de la Syrie et du Liban. *Revue de Géographie physique et de géologie dynamique*, vol. VI, fasc. 4, 1936.

Nous avons ainsi une représentation sommaire de l'opinion des habitants sur le climat de leur région en dehors de toute observation savante (1).

L'on nous reprochera peut-être d'avoir mêlé les dictons ruraux aux pratiques citadines. Nous répondrons à cette remarque en faisant remarquer que l'activité commerciale et artisanale de Damas est intimement liée aux pays agricoles qui l'entourent. La ville est avant tout un marché agricole régional. Un réseau serré d'intérêts communs relie entre eux les propriétaires fonciers, les prêteurs et les artisans résidant dans la capitale, au paysan sédentaire ou au nomade (2). La zone irriguée autour de la ville, la Ghouta, est le jardin de toute la Syrie sud. Elle lui vend ses abricots, ses raisins frais ou secs, ses noix et ses olives. Les terres du Hauran l'approvisionnent en blé, en orge, en paille, en lentilles. Les petites Ghouta du Qalamûn et du Wâdi Baradâ sont autant d'îlots de verdure offrant eux aussi, aux pays sans arbres, les fruits qui leur font défaut. La prospérité de la ville est liée aux ressources du paysan des régions voisines et à celles du pasteur nomade.

L'expérience nous révéla que beaucoup de dictons concernant la marche des saisons sont tout aussi bien connus des citadins que des ruraux. Quant aux sentences plus spécialement rattachées à la vie paysanne elle-même, ou à des pratiques agricoles, elles affirment assez leur originalité pour être aisément décelées par quiconque possède une connaissance suffisante de la vie agricole dans la Damascène.

Il en est de même pour la localisation de ces adages. Tel se rapportant aux semailles ou à la neige, à défaut du nom du village où il fut recueilli, peut être tout au moins situé en ce qui concerne l'altitude : dicton de plaine irriguée à moins de 700 m., ou dicton montagnard entre 700 et 1.600 mètres.

Nous ne nous sommes pas attaché à l'arrière plan historique et aux

(1) Lorsqu'il exerçait les fonctions d'inspecteur des services de l'agriculture, M. Wasfi Zaccaria publia, en 1928, dans un journal hebdomadaire de Damas, *Et-Mouqtabas*, une liste énumérative de dictons agricoles dont il eut l'amabilité de me donner une copie. Elle servit d'avance cette enquête. *Amthal al qurawiyin fi Suhûr as sana, Al-Mouqtabas*. Dimâšq, 1928.

(2) A. LATRON, *La vie rurale en Syrie et au Liban. Étude d'économie sociale*, p. 129: « Les cités vivent en parasites sur la campagne et la maintiennent dans une dépendance étroite. »

origines anciennes des pratiques saisonnières que nous avons relevées. Nous apportons simplement un premier inventaire de la situation présente.

Les dictons sur les saisons où les phénomènes climatiques portent quelquefois la marque de la communauté religieuse où ils sont en usage. Ils peuvent être chrétiens, juifs, ou musulmans, ou communs à tous les rites, car certains villages musulmans célèbrent la fête de la Croix en septembre. Elle est pour tout le monde la fête des raisins.

Pour les deux premiers rites, les fêtes religieuses constituent des points de repère suffisants. Elles représentent un élément stable ou peu variable, en relation avec le calendrier solaire.

Il n'en est pas de même pour les musulmans. L'année de douze mois lunaires ne permet pas aux fêtes religieuses, toujours en déplacement à travers les saisons, de constituer des points d'appui utiles. Les musulmans font souvent allusion aux fêtes religieuses des autres rites, principalement aux fêtes grecques orthodoxes. Elles suivent l'année julienne dont le calendrier est de 13 jours en retard sur le calendrier grégorien. L'on fera donc subir un décalage de près de deux semaines à nos habitudes occidentales, dans l'appellation locale des mois.

Nous suivrons le rythme de la vie agricole, dans la Syrie sud, en commençant l'étude des saisons à l'équinoxe d'automne. Faire débiter l'étude du climat au mois de janvier, selon l'usage habituel des séries météorologiques occidentales ne correspond à rien dans la vie du pays.

Septembre et octobre marquent la fin de l'été, le retour des préparatifs de la transhumance d'hiver pour le nomade, le réveil des travaux agricoles pour le sédentaire. Depuis la fin d'avril, la Syrie sud ne connaît plus de pluies. Au cours des six mois de l'été, toute vie végétale s'est progressivement retirée des plaines non irriguées et sur les pentes crayeuses des montagnes de moyenne altitude entre 600 et 1.000 mètres. Seule subsiste la végétation entretenue par l'industrie de l'homme, soit le long des thalwegs arrosés des vallées, soit dans la plaine irriguée. Sous un ciel presque toujours inexorablement bleu, la terre arable se dessèche. Des nuages de poussière tourbillonnent à la moindre brise. La basse atmosphère est voilée de légères particules en suspension dans l'air sec et chaud

de la journée. Dans la banlieue immédiate de Damas, les noyers, les oliviers, les hauts chanvres flétris sont ensevelis sous une couche de cendre grise, et prennent l'aspect d'une végétation morte sur pied. Toutefois, au cours de septembre, la course moins haute du soleil diminue le nombre des heures d'échauffement de la terre. Les nuits de septembre deviennent progressivement plus fraîches et plus reposantes.

Au ciel l'on voit apparaître quelques nuages venus de la Méditerranée par-dessus l'écran de l'Anti Liban. Ils ne crèveront pas en pluie, car la basse atmosphère est encore chaude. A ces signes, cependant, la sagesse populaire annonce que l'été touche à sa fin. Elle lie le changement de l'état du ciel à la maturité des grenades. « Le nuage (qui apparaît) avec la grenade réjouit ceux qui sont nus »,

ğaym er remmân bibaşşer el 'aryân.

Les habitants songent à se protéger contre les atteintes des premiers froids de la nuit.

L'atmosphère s'humidifie peu à peu. L'on espère voir tomber quelques averses au cours d'octobre. Le laboureur les désire. Il donnera, après l'ondée, le premier coup de charrue à la terre durcie. Le nomade les souhaite vivement afin de reprendre le chemin du désert où il fuira enfin les contraintes que lui impose son séjour forcé dans *la ma'mūra*, la zone cultivée, où il est contenu et surveillé. Il se livre à ses achats pour l'hiver : vêtements, café, riz, sucre. Avec les premières averses l'herbe repoussera et lui donnera la liberté de ses mouvements dans la steppe.

L'élévation de l'humidité atmosphérique en septembre et en octobre inspire aux nomades une pratique déjà connue au temps biblique par Gédéon, à la veille d'entrer en guerre avec les Madianites. Il impose à Dieu l'épreuve de la rosée en se servant d'une peau de mouton.

Dans les nuits du 16 au 20 septembre ('eylül orthodoxe), le bédouin expose au grand air de la nuit des récipients contenant du sel de cuisine. Au matin, selon l'état de liquéfaction du sel, il déduit quel sera le régime des précipitations de novembre à mars. Chaque nuit correspond à l'un des mois pluvieux. La nuit du 15 à octobre, le 16 à novembre, le 17 à décembre, le 18 à janvier, le 19 à février, le 20 à mars.

N'insistons pas plus qu'il ne convient sur la faible valeur de ces pronostics. Ils marqueront néanmoins combien le retour des pluies est souhaité. Les dictons populaires en font foi : « Septembre a la queue mouillée »,

'eylül danabo mablül,

ou encore : « La queue de Septembre est mouillée par l'hiver »,

aylül țarafo bișșité mablül (1).

Les dictons concernant les semailles ouvriront la marche : « Allonge la vie de tes cultures et tu auras une bonne récolte. »

« Un mudd (boisseau) d'octobre produit 20 mudds, et les cultures de ce mois sont les plus fortes de toutes les cultures d'hiver », dit un autre proverbe.

Semer de bonne heure est donc un gage de réussite, possible aux paysans de la Ghouta irriguée (terres sallih), mais ce temps dépend du hasard pour les terres non irriguées (ba'l). Une pluie d'octobre suivie d'une trop longue période de sécheresse après les semailles risque de les compromettre. On les recommencera s'il le faut jusqu'à la fin de décembre. Cette alternative peut se produire, car la Syrie connaît un été de la Saint-Martin, au mois de novembre (2).

« Entre țeșrin I (octobre) et țeșrin II (novembre) revient un nouvel été (3) »,

mâ bayn țeșrin u țeșrin șayf tâni

et

mâ bayn țeșrin u țeșrin qaz (4) tâni (variante bédouine).

(1) Țaraf = le bord, l'extrémité.

(2) Laboratoire de climatologie médicale de Damas.

Nombre des jours de pluie en septembre, octobre et novembre :

	1931	1932	1933	1934	1935	1936
Septembre . . .	—	1	1	—	—	—
Octobre . . .	4	4	2	5	12	1
Novembre. . .	2	9	2	4	9	10

(3) Țeșrin awwal, octobre ; țeșrin tâni, novembre.

(4) Nom classique de l'été.

Les habitants des villages où il est habituel de dormir sur la terrasse de la maison pendant toute la belle saison rentrent dans l'intérieur. L'apparition des premiers froids, si pénibles à supporter après un été anémiant (1), excitera donc la verve populaire.

« Après la Pentecôte, sortez. Après la fête de la Croix (le 27 septembre grégorien), rentrez »,

Ba'd el 'anšara ʕla' . ba'd aš šalib dhòl.

« Le froid des deux tešrin, évitez-le,
Le froid du printemps, acceptez-le »,

bard tašarin twa'a,
u bard ər rabi' tla'a.

« Le bêlement du chevreau vaut mieux que le noircissement de la grappe »,

bi'a əl ġidi wala sawād əl 'an'ūd.

Alanguis par un trop long été, les villageois craignent les rigueurs d'un automne humide et froid. Les années sèches, les arbres eux-mêmes connaissent une anémie pareille à celle des humains et deviennent très sensibles à la gelée.

« Le froid de l'automne vous fait mal comme il fait du mal à vos arbres »,

« Le froid d'octobre et de novembre fait du mal aux intestins »,

bard tešrin biħri l mašarin.

Les récoltes d'automne sont terminées :

« En octobre et en novembre sèchent le raisin et la figue »,

bi tašarin biybas əl 'enèb wəṭ tin.

(1) Laboratoire de climatologie médicale :

	1931		1932		1933		1934		1935		1936	
Octobre . .	max.	min.										
	32,4	8°	35°	10,8	30,7	5,3	30,7	9,8	30,2	8°	32,8	10,1

Pendant le mois d'octobre l'amplitude de l'oscillation entre la température diurne et la température nocturne est de 20°.

« Après la fête de la Croix tous les légumes sont bons à manger »,

bâ'd 'id iṣ ṣalīb kull el ḥuḍra beṭṭīb.

Nous trouverons encore un espoir en la pluie :

« Celui qui n'a pas assez mangé de raisins et de figues doit se rassasier de l'eau d'octobre et de novembre »,

yelli mâ ṣebè' 'enèb u tin
yiṣrab moyyèt taṣarīn.

Les paysans des régions où l'arbre est rare accumulent près des maisons des amas de broussailles sèches et pétrissent de leurs mains des galettes de fiente d'animaux et de paille hachée, dont les noires constellations séchent le long des murs, ou sont entassées avec art selon un dispositif variable avec chaque village. Ce combustible malodorant est brûlé dans la chambre commune et répand une lourde fumée. L'on doit se résigner à ce mal :

« Fumée qui aveugle vaut mieux que froid qui rend malade. »

D'autres locutions expriment cette crainte du froid humide, si vive dans les pays à régime normal chaud et sec :

« Janvier le sourd (1) »,

kānun el aṣamm

« Entre dans ta maison et accroupis-toi (2) »,

fūt la baytak u ṇamm,

ou encore : « En décembre cache-toi dans ta maison, tu ne peux même pas aller chez ta sœur »,

bi kānūn keṇn fi baytak mâ fik truḥ 'end uḥtak.

Dans la plaine, les moins frileux sont contraints de faire du feu :

« En décembre prépare ton charbon (de bois) »,

bi kānun weḷlèf el faḥam.

(1) Il n'entend pas le bruit qu'il fait.

(2) L'on s'accroupit sur une natte en se couvrant la tête de son manteau.

Dans la plaine, les feuilles des arbres résistent aux branches durant novembre jusqu'à l'apparition des premières gelées de décembre.

L'on dit : « Décembre le nu »,

kânûn ęl aęrad.

Et encore : « Décembre nu a laissé les arbres imberbes »,

kânûn ęl aęrad ħalla s saęar amrad.

En janvier tous les arbres sont dépouillés.

« Janvier dénude les arbres excepté le chêne vert et l'olivier »,

kânûn bi'arri kull ęs saęar mâ'adâ l 'afş wez-zaytûn.

En ces deux mois où la végétation arbustive se ralentit, il convient de se livrer à la plantation de jeunes arbres.

« Un arbrisseau planté en janvier vaut mieux qu'un autre âgé d'un an mais planté l'année dernière »,

naşbêt kânûn ħeyr men naşbêt 'am-n-awwal.

Un autre dicton renchérit sur le premier :

« Un arbrisseau planté en janvier vaut mieux qu'un autre de cinq ans planté dans un autre mois »,

naşbêt kânûn ħeyr men naşbêt ħams-ę-snîn bi ħayro.

Décembre apporte l'espoir des averses, de ces périodes de jours gris et pluvieux, coupées de retours vers le ciel bleu et le beau temps froid.

« Le vendredi les nuages se rassemblent, le samedi il pleut, dimanche le temps porte le deuil ou prolonge la pluie jusqu'à la fin de la semaine. »

Les pluies de décembre et de janvier fécondent la terre :

« Décembre et janvier sont les béliers de la terre. »

On dira encore dans la campagne de Damas : « La terre est enceinte de l'hiver. »

Une affirmation montagnarde difficile à contrôler assure que chaque coup de tonnerre en janvier correspond à une chute de neige en février.

kull ra'de bi kânûn talęe bi şbât.

Si les pluies tardent en décembre, l'inquiétude assombrit les visages. Aux champs, dans les régions non irriguées, les paysans voient dépérir les jeunes pousses des cultures d'hiver. Ils sont contraints de recommencer les semailles.

A la ville, les propriétaires, les commerçants, les créanciers attachés par mille liens d'intérêts aux travailleurs des champs sentent leurs fermages, leurs affaires ou leurs intérêts en danger, car dit l'adage : « En Syrie tout vient du blé »,

bi blád eš šâm kull šî mnēl 'amḥ.

S'il y a sécheresse en ces deux mois, tous les espoirs sont reportés sur février et sur mars (1)...

Lorsque après une période trop sèche vient une suite d'averses trop prolongées, elles empêchent le laboureur de renouveler ses semailles.

De décembre, les enfants chantent alors un refrain demandant le retour du beau temps.

« Ô ! mon Dieu, donnez-nous du beau temps ;
ne laissez aucun nuage au ciel,
ni à l'est ni à l'ouest ni aux quatre coins (du ciel) »,

yâ rabbi ṣaḥḥihâ
la ṭhalli wlâ ġaimé fiḥâ
lâ mnēl ġarb ula mnēš šar'
wla arba' 'araniḥâ.

La ménagère s'impatiente, elle ne peut se livrer aux lessives quotidiennes qui sont dans ses habitudes. Le soleil manque pour sécher le linge ; aussi chante-t-on dans la maison cette ritournelle plaisante en forme de prière pour le retour du soleil :

(1) Laboratoire de climatologie.

Nombre des jours de pluie en janvier et en février de 1931 à 1936 :

Janvier	8	11	11	12	10	7
Février	10	8	6	12	14	10

O soleil, lève-toi	yâ šamsé tla'i li
pour faire sécher ma lessive.	la ɛnšor ǧasili
Ma lessive est dans la huche,	ǧasili beḷ qwāra
la souris a pissé dessus ;	šahhèt 'alayha l fāra
la souris est la fille du soldat.	wel fāra beṅt eḷ ǧundi
Elle a couché chez moi hier,	eḷ bārḥa nāmèt 'andi
elle m'a fait tourner autour du puits.	dawwareṅni eḷ bir eḷ bir
Elle m'a donné un écheveau de soie,	'aṭeṅni šellèt ḥarir
et la soie est chère.	wel ḥarir ǧāli
Vive la barbe de mon oncle ma-	tešlam da'eṅ ḥāli
ternel.	
Mon oucle est dans la chambre	ḥāli beḷ 'uliyyé
du haut ;	
son foulard est bien plié,	šameḷtò meṭwiyyé
il l'a ouvert, puis il l'a fermé.	fataḥḥa w ǧalla'a
il me donna mille et cent.	'aṭāni alf umiyyé

Une autre au contraire demande la pluie :

O pluie, tombe à torrents	yâ maṭara zehḥi zehḥi
sur le chef de ma nièce.	'alā ar'èt beṅt eḥṭi
Ma nièce mit un enfant au monde	beṅt eḥṭi ǧābèt šabi
elle l'appela 'abdennabi	sammètò 'abdennabi
elle l'a mis dans une grande cuve	ḥaṭṭètò beḥābyé
il en sortit une tige de sabine	teḷè' 'ere' sedābyé
elle l'a mis dans une casserole	ḥaṭṭètò beṭ taṅgara
il en sortit une assiette de mǧad-	teḷè' seḥen mǧaddara
dara (1).	

LA QUARANTAINE D'HIVER.

Avec le solstice d'hiver du 21 décembre grégorien l'on entre dans la quarantaine de froid, le marb'āniyé ou marb'ānit eš šeté. Ces 40 jours

(1) Mélange de gruau et de lentilles.

occupent les 9 derniers jours de décembre et tout le mois suivant. Un dicton fait allusion à ces froids :

'id ʕl milād bibarrèd ʕl ulād
« la Noël glace les enfants ».

Sous-entendu parfois : dans le sein de leur mère.

Au cours du mois de janvier, des froids très vifs s'imposent à tous, de la montagne habitée, entre 800 et 1.600 m., à la plaine de Damas, à 660 m. d'altitude moyenne. Pendant le marb'aniyé « il fait chaud dans la maison et froid dehors ». C'est le temps de 'bûr ʕd dûr, « l'entrée dans les maisons », le temps des longs loisirs paysans au cours desquels l'on célèbre les mariages. Les montagnards se réfugient dans leurs maisons, les jardiniers de la Ghouta de Damas ne sont plus astreints à ces irrigations de jour et de nuit qui absorbent le temps de plusieurs milliers d'entre eux.

« En décembre et en janvier soyez casanier, vous ne pouvez aller chez votre sœur » dit un proverbe de la montagne neigeuse.

« Entre l'Épiphanie et la Noël, ne voyagez pas, ô voyageurs » :

bayn ʕl gattās wel milādi lā tsāfēr yā hādi (1).

Au-dessus de 1.000 m. d'altitude, dans l'Anti Liban, l'on attend des chutes de neige au début de janvier.

« Entre Noël et l'Épiphanie, chez votre voisin ne restez pas accroupi. Si vous restez, vous verrez des hauteurs d'homme de neige sur votre tête » (2).

La neige persiste rarement 24 heures au sol au-dessous de 1.000 m. (pl. I, 2 et III, 2), mais elle forme des névés jusqu'en avril au-dessus de 2.000 m. Elle est parfois plus abondante en février que dans les mois précé-

(1) A rapprocher de la Bible : « Priez que votre fuite n'arrive pas pendant la saison d'hiver ». Mathieu, xxv, 20.

(2) Températures minima enregistrées au laboratoire de climatologie médicale de Damas, 1931-1936 :

	1931	1932	1933	1934	1935	1936
Décembre (année précédente).	—	5°,4	4°,5	4°,2	1°,4	2°,8
Janvier	1°,6	2°,8	6°,3	2°,7	2°,1	6°,3
Février	1°,2	3°,8	0°,9	3°,2	1°,1	0°,8
Mars	1°,0	0°,8	1°,7	1°,2	3°	1°,5

dents, car le lent refroidissement de la Méditerranée retarde l'action des vents froids pendant ces deux mois. Aussi trouverons-nous deux proverbes montagnards vraisemblablement originaires du Qalamoun ou du Wâdi-Barada, car ils sont inconnus à Damas, faire allusion aux chutes de neige tardives :

« Chaque coup de tonnerre en janvier équivaut à une chute de neige en février. »

« En février, il y a sept grandes chutes de neige non compris les petites » :

bi sbâṭ fi sab' talġât kbâr mâ'adâ zġâr,

« La montagne peut recevoir des chutes de neige en mars et en avril. »

« Ne vous étonnez pas d'avoir de la neige en avril, combien de fois l'avons-nous rejetée en avalanches de la terrasse (formant la toiture de la maison) ».

Avec les eaux d'infiltration apportées par la pluie, ces neiges accumulées sur les hauteurs constitueront au retour de l'été la précieuse réserve d'eau dont subsisteront les plaines irriguées, au cours des six mois d'un été sec et torride. Il n'est donc pas singulier de voir se dérouler à Damas une cérémonie burlesque mais symbolique, en l'honneur de la neige, lorsqu'elle tombe par hasard sur la ville.

Un mendiant, le corps enduit de miel ou de raisiné se couvre de larges plaques de coton ; un cortège marche devant lui, conduit par un chef de chœur. Il lance de temps à autre cette exclamation : s séné bayḍâ (ha s séné bayḍâ), l'année est blanche (cette année est blanche) ; et le chœur répond : yâ bayḍâ, ô blanche.

Le mendiant se rend de porte en porte et sollicite quelque aumône. Les dons se font plus généreux devant l'espoir d'une bonne récolte (1).

Devant la chute des flocons l'on chante encore :

« Plus gros, plus gros (encore, encore) ;

Dieu y pourvoira ».

kabbèr kabbèr

aḷḷa bidabbèr.

(1) Certains de nos informateurs affirment que cet usage est tombé dans l'oubli. D'autres assurent en avoir été témoins, il y a peu d'années, dans un quartier populaire.

A la suite d'une grande pluie, l'on chantait ce refrain oublié de nos jours :

« Il est tombé une forte pluie,	nezlèt maṭara 'awiyé
les maisons de Snâniyyé sont	habbatèt eş snâniyé (1)
écroulées,	
tout cela à cause de la colère	kullô men ġaḍab en neşwân
d'Allah contre les femmes.	
que Dieu donne la victoire au	aḷla yeṅsor eş sultân
Sultan. »	

Durant les soirées d'hiver d'autrefois, les familles comptaient beaucoup sur elles-mêmes pour se divertir. Elles se réunissaient souvent le jeudi soir pour une veillée en commun. Lorsque les liens d'intimité ou de parenté les unissaient, les hommes se rendaient de trois à sept jours consécutifs dans une même maison du quartier, puis ensuite dans une autre pour le même temps. Ces veillées s'appelaient sahra. Il y avait un tour de rôle, le dîn, fixé par les familles. Le troisième jour de la réunion avait lieu le ṭa'a, la réjouissance. Chacun apportait des gâteaux au maître de la maison et l'on mangeait à satiété. Le chant, les énigmes, l'énumération de centaines de proverbes, bien d'autres jeux de société avec imposition de gages burlesques occupaient ces veillées d'hommes. Au temps de la tyrannie hamidienne l'on échangeait des recettes de cuisine pour ne point parler d'autres sujets en public, d'où cet adage : Damas est une grande cuisine.

Il fut un temps, au milieu du XIX^e siècle, où le théâtre était défendu aux fonctionnaires et aux militaires. L'usage ne permettait pas l'entrée des cafés aux notables. Les réceptions étaient les seules distractions publiques qui leur fussent permises par une étiquette religieuse fort rigoureuse. Le karageuz et les contes du ḥakawâti charmaient les loisirs de la classe populaire. Toutes ces distractions cessaient avec le printemps lorsque les nuits devenant plus courtes n'auraient plus permis un sommeil suffisant avant la prière de l'aube.

(1) Quartier de Damas.

A la fin du XIX^e siècle les usages avaient changé. Le café chantant, puis, à partir de 1910, le cinéma attirèrent le Damascain hors de son quartier. Aujourd'hui, les réunions politiques du soir où s'élaborent les mots d'ordre du lendemain remplacent les veillées familiales d'autrefois. Toutefois, l'écoute des postes de T. S. F., depuis la création du poste émetteur du Caire, en mai 1934, semble regrouper la famille auparavant dispersée. Toutes ces distractions occidentales semblent avoir gravement compromis les distractions séculaires de la veillée d'hiver.

Ĥû-ĥû. Durant les journées froides, les enfants soufflent dans leurs doigts. Cette action est désignée sous le nom de ĥû-ĥû. Ce terme est devenu une exclamation traduisant l'idée de froid intense.

Ĥû ĥû yâ bardî
'aššèt ĥaṭab mâ 'andî
'andî bnaytî ġandûra
beṭde" (e)lli beṭ ṭanbûra
« ṭember ṭember » be-t-ṭerki

yâ maḍrûbé ma ḥsankî
mḥammad bâšâ 'eḍḍâmek

ḥâmél be'ġet ḥammâmek
weḷ be'ġé ḥaririyyé
weṭ ṭasât el meġliyyé

yâ 'alî lâ ṭeṭ'awwa'
ġîb (e)srîr (e)mzawwa'

Hou hou ! ô froid,
je n'ai pas un bout de bois.
j'ai ma petite fille coquette
qui joue pour moi du tamboura,
« tambourinez, tambourinez » en
turc

ô veinarde ! comme tu es jolie.
Mohammed Pacha marche devant
toi

portant ton paquet du hammam,
le paquet est de soie.
les-écuelles sont récurées.

ô Ali ! ne t'attarde pas,
apporte un berceau décoré (de
franfreluches).

Lorsque vers la fin de l'été une personne se plaint de la chaleur on lui dit : « Demain vous direz ĥû-ĥû »,

ġadé beṭ'ûl ĥû-ĥû.

LA CINQUANTAINE DE PRINTEMPS : *əl ħamsiniyyé*. Après la quarantaine d'hiver vient le *ħamsiniyyé*, « la cinquantaine » de printemps. Elle s'étend sur les mois de février et de mars grégorien.

Dans ses débuts tout au moins, elle ne sera guère plus clémente que les jours qui l'ont précédée, aussi verrons-nous la quarantaine finissante dire ironiquement aux humains fâchés de sa rudesse : « Si mon état ne vous plaît pas, que Dieu vous aide à supporter mes oncles », *əza mā 'ağbētkon aħwāli alla yeštērkon mēn (ə)ħwāli*.

Au contraire de la période précédente, pendant le *ħamsiniyyé*, il fait chaud au dehors et froid dans les maisons. Le soleil est déjà tiède, mais l'ombre glacée.

Le temps de la cinquantaine est divisé en quatre périodes de 12 jours et demi (*sic*), les *sa'd*, dont les deux premières couvrent le mois de février. Elles vont nous arrêter quelques instants.

La première est appelée la phase cinglante. Elle fait aboyer les chiens sans arrêt. Le froid est vif, le vent violent et les chiens errants aboient douloureusement :

sa'd əd dābēħ mā biħalli kalb mû nābēħ (1).

Dans ce temps, Damas, qui n'est pas, comme l'imaginent naïvement des clichés littéraires souvent reproduits, une ville de palmiers et de perpétuel été, est soumise à un climat d'altitude venteux et pluvieux. La neige blanchit les sommets voisins au-dessus de 1.800 m. et l'Hermon, à l'horizon, s'enveloppe d'une chape blanche qui lui vaut son nom de *Djebel eš Šayħ*, la montagne du turbané.

La seconde étape est « la période absorbante : le ciel pleut et la terre avale »,

sa'əd bala' :

əş sama btēmtēr wəl arđ btēbla'.

La terre déjà rechauffée par le soleil montant absorbe les pluies de printemps.

(1) C'est le temps où l'on entend répéter l'adage : « Un coin vaut mieux qu'une fourrure », *kull darwé aħsan mēn farwé*.

Les deux derniers sa'd occupent le mois de mars. Ils marquent le bon-
dissement rapide de la période printanière.

La période rajeunissante.	sa'd eš s'ûd.
La sève, circule dans la branche.	beṭdebb eł mayy beł 'ûd.
Elle réchauffe tous les refroidis.	bidfâ kull mabrûd.

La dernière, la phase épanouissante, fait sortir les êtres cachés (les reptiles) de leur retraite. Évitant le mot ḥayâyâ, serpents, comme choquant, on le remplace par šabâyâ, jeunes filles, qui, en rimant avec le précédent fait allusion aux reptiles sortant de leur léthargie.

sa'd eł ḥabâyâ.
beṭfattal eš šabâyâ.

Les mois de février et de mars ont abondamment excité la verve populaire, car ils sont particulièrement décisifs dans le rendement des champs.

Tous deux ont une particulière réputation de brusquerie, Février représente l'instabilité même. « On ne peut compter sur la parole de Février »,

šbâṭ mâ 'ala kalâmo rbâṭ.

On dit aussi

šbâṭ mâ lô rbâṭ (1).

Cette instabilité se retrouve dans cette allusion à une personne versatile: « Un tel est comme Février »,

flân meṭl šbâṭ.

« Partez, voyageurs, quand vous voyez des nuages en janvier, mais ne vous fiez pas au beau temps de février. »

(1) Laboratoire de climatologie médicale :

	1931	1932	1933	1934	1935	1936
	max. min.					
Février . . .	18°,6 1°,2	23°,6 3°,8	24°,3 0°,9	15°,5 3°,2	21°,8 1°,1	19°, 0°,8
Mars . . .	29° 1°	27°,3 0°,8	25°,3 1°,7	26°,8 1°,2	25°,3 3°,7	28°,2 1°,5



1.

« Dans les deux derniers sa'd du printemps, les dames musulmanes se livrent au sabtiyé, la promenade du samedi. »



2.

Damas : le Qasyoun enneigé.



3.

« L'usage autorise un fonctionnaire à convier ses collègues à une grande journée de plein air... »

Tout est dangereux en lui : « Le soleil de février frappe la tête comme un battoir »,

šams e-šbâṭ.

biḍrob ar rās meṭl el mehbâṭ.

« Le nuage et le vent de février sont meilleurs que son soleil et sa pluie »,

šbâṭ ḡaymo w hawah aḥsan meṇ šamso w sitta.

Malgré la violence des vents, due au passage des dépressions cycloniques de l'Océan Atlantique dont la basse trajectoire laboure la Méditerranée enfin refroidie, l'on sent le beau temps revenir. « Février fait bruit et tapage, mais l'odeur de l'été s'en dégage »,

šbâṭ eṇsabbâṭ u labbâṭ rawaḥyé ṣ-ṣayf fih.

Cet avant-printemps éveille les premières floraisons. « En février, la vie pénètre dans les veines et fleurit l'amandier et le prunier »,

bi šbâṭ beṭdebb el mâwiyyé bel 'urû'
u bizhèr el lôz weṭ bar'u'.

Il annonce les premières fructifications :

« Le soleil de février rend le fruit dur comme le maillet de bois. »

Ces derniers proverbes marquent bien la venue des signes du printemps. Les amandiers fleurissent, les abricotiers teintent leurs bourgeons de brun violacé; les cigognes venues d'Égypte s'abattent en troupes sur les marais temporaires des bas-fonds. Une légère herbe verte apparaît sur les éboulis crayeux des pentes où pendant les mois d'été l'œil ne voyait que terre ingrate et pierreuse.

Les chats désertent les habitations, ils se livrent à des courses éperdues sur les terrasses des maisons, aussi dit-on d'un homme de complexion ardente : « Matou de février »,

hârûn šbâṭ.

Les quatre derniers jours de février et les trois premiers jours de

mars sont appelés « les jours de la vieille », *əyyâm ɛl'ajüz*. Ils symbolisent la lutte entre l'hiver finissant et l'arrivée du printemps (1).

Nous trouvons plusieurs versions sur ce thème.

Février et mars conspirent contre elle. Février s'adresse à mars :

« Mars, mon cousin, trois (jours) de toi et quatre (jours) de moi, et nous ne laisserons pas chanter le rouet de la vieille femme »,

ádâr ya ben 'ammi tláté mənnak u arba'a mənni
u lá nħalli dúláb ɛl 'ağüz tğanni.

Une autre version termine ainsi :

« et nous forcerons la vieille à péter »,

nağbor el 'ağüz tađrot.

Une troisième version plus osée dit encore :

« Nous avons poussé dans son cul le manche du battoir, alors, mars, ô mon cousin, trois jours de toi et quatre de moi, et nous jetterons dehors la vieille femme »,

daħaşná bi tızha ɛl məħbát ádâr yá ben 'ammi tláté mənnak u arb'a mənni biħallú l 'ağüz barra.

Un autre dicton montre au contraire la vieille expulsant février :

« Nous en avons fini avec février en lui assénant un coup de battoir »,

ħalaşná mən şbát u 'ala đahro məħbát.

L'on représente aussi février sollicitant quatre jours de mars afin de chasser la vieille. Cēs (jours) empruntés, ɛl məsta'rađát, sont marqués par de grands vents froids. On les appelle aussi les journées des vieilles, car elles leur sont funestes.

Mars surprend les novices par ses brusques élévations diurnes de la température, suivies de basses températures nocturnes, aussi comprenons-nous vite ce sage conseil :

(1) Sur les jours de la vieille, v. : MAS'ŪDÍ, *Les Prairies d'or*, traduction t. III, p. 410, 411, et l'*Encyclopédie de l'Islam*, art. 'Adjüz.

« Cache (dans le sens de garder) tes gros morceaux de charbon (de bois) pour ton oncle mars »,

ḥabbi faḥmātak ʿl kbār la ‘ammak ādār.

Combien d'Occidentaux, trompés par les tièdes et claires journées de la fin de mars, ont fait démonter leurs installations de chauffage, croyant l'été revenu. Ils furent cruellement punis de leur ignorance de ce sage proverbe, en grelottant de froid dans la dernière semaine de mars et la première semaine d'avril.

Mars n'est pas moins fantasque que son prédécesseur :

« Mars le violent, le père des séismes et des pluies »,

ādār abuz-zalāzèl wəḷ amṭār.

« Mars le perfide »,

ādār ʿl ġaddār.

Le carême des chrétiens constitue un point de repère pour les musulmans, aussi disent-ils :

« Tant que les chrétiens jeûnent, les froids demeurent campés »,

ṭwāl mā-n-nuṣrāni ṣāyem ʿl bard ḥāyem.

Il est encore un autre proverbe, faisant allusion à leur jeûne : « Le lait de mars est défendu aux infidèles »,

laban ādār mḥarram ‘a-l kuffār.

Les Israélites notent également de brusques retours du froid vers l'arrivée de la Pâque juive.

« Pendant la Pâque, celui qui n'a pas de fourrure (manteau fourré) doit en emprunter une »,

bi ‘id ʿl fṭīr yalli mā ‘ando farwé yeṣṭi‘ir.

Les montagnards aspirent au retour de la belle saison, d'où ces proverbes :

« En mars, faites sortir les vaches dans la cour »,

bi adār ṭalle‘ el ba‘ar led-dār.

« En mars, l'âne braie »,

bi adâr yišanḥe' el ḥmâr.

En mars, la vache mugit et crie : Ah ! qui pourra me faire sentir la poussière de l'aire à battre », allusion aux longues journées de juin passées à piétiner le blé afin de dépiquer le grain.

Si l'hiver se prolonge, les provisions alimentaires s'épuisent, les vivres enchérissent et les acheteurs deviennent nombreux, d'où cette hâte à voir la belle saison revenir.

Les signes avant-coureurs de l'été apparaissent : « En mars, les moineaux nichent et les arbres mettent leur vêtement vert. »

Lors de l'éveil précipité de la nature, bien des prudences s'imposent parmi les humains, aussi la sagesse traditionnelle conseille-t-elle ceci :

« En mars, fais dormir le célibataire dans la cour de la maison »,

bi adâr nayymû l'azzâbi bi arḍ ed dâr.

Lors des années normales, les abricotiers des vergers de Damas fleurissent en une semaine, vers le 1^{er} mars. Nous les avons vus s'épanouir le 20 février en 1933, lors d'une fin d'hiver sèche et tiède. Cette floraison hâtive est toujours considérée de mauvais augure, car les jeunes fruits subiront les atteintes des froids et des vents en mars et au début d'avril.

Dans la Ghouta, le curage des canaux d'irrigation qui sont sa raison d'être s'effectue au début de mars, au cours d'une période déterminée selon l'état des cultures. Si le besoin d'eau est pressant dans la plaine, le curage est avancé de quelques jours. Il est retardé dans une année pluvieuse.

Mars joue un rôle prédominant dans l'économie rurale syrienne. « L'année vaut par son mois de mars. »

Si les pluies furent suffisantes durant l'hiver, les pluies de mars améliorent les rendements. Lorsqu'elles ont manqué, les averses de mars peuvent tout réparer avant la floraison et l'épiage des céréales. Il convient donc de conserver l'espoir d'une bonne récolte jusqu'à la fin de mars. Les gens informés tranquilisent les esprits inquiets de la sécheresse de

février en disant : « Ne vous inquiétez pas, s'il y a un bon rendement c'est que mars l'arrosa. Si tout est mal, mars est derrière. »

« Ne (vous réjouissez pas) s'il y a de belles promesses, mars est derrière »,

lâ teẓ'al aza a'balèt âdâr rawâhâ.
we-in adbarèt âzâr warâhâ (1).

L'importance des pluies de mars est encore soulignée dans ce dicton :
« La pluie de mars est un des plus grands bienfaits de Dieu (2) »,

maṭara bi âdâr ne'mé mn-èn ne'am el kbâr.

L'on ne saurait trop marquer combien les pluies de mars sont attendues et ardemment désirées lors d'un hiver trop sec. Tardent-elles, les visages se rembrunissent. Elles sont demandées au ciel dans tous les lieux de cultes et par tous les rites. Les prières et les jeûnes précédant la Pâque des Israélites sont particulièrement puissants en cette occasion, et les journaux de Damas font mention de leur pieuse intercession auprès de la Providence.

Le ciel de mars sans pluie provoque la ruine dans l'économie rurale syrienne. Chacun réduit son train de vie. Les fêtes religieuses se passent sans joie. Le propriétaire et son métayer renoncent aux achats de costumes neufs, comme aux réceptions généreuses. Les mariages se font rares, la dot demandée à l'époux est jugée trop élevée. Le commerçant et le créancier, liés au paysan par de nombreux prêts et des avances de marchandises sur la récolte future, ajoutent les intérêts de l'année au capital de la dette, et reportent leurs espoirs sur l'année suivante (3).

(1) Ce dicton est également connu sous la forme :

S'il y a du retard (ne désespérez pas), mars peut l'arroser.

(2) Laboratoire de climatologie médicale de Damas.

Nombre des jours de pluies en mars et avril grégorien de 1931 à 1936 :

	1931	1932	1933	1934	1935	1936
Mars.	7	8	6	12	14	4
Avril	5	3	5	2	2	1

(3) La faible hauteur des précipitations et le nombre réduit des jours de pluie dans l'année sont

Un proverbe alépin qui ne semble pas être connu dans la Syrie sud proclame à cette occasion : « Les biens de la terre viennent des biens du ciel »,

ḥayr el arḍ men ḥayr es sama.

Grâce à la facilité des échanges due à l'amélioration des voies de communication et à la sécurité des chemins présentement assurées, la Syrie ne connaît pas ces famines qui désolèrent encore le pays au cours du XIX^e siècle (2).

Au cours des deux années sèches consécutives de 1932, 1933, la disette de blé fut conjurée par des envois massifs de blé d'Australie et la disette de beurre de brebis par des expéditions de l'Iran.

Néanmoins dans ces périodes calamiteuses, le paysan vend à vil prix des animaux de trait, bœuf et vache qu'il ne peut nourrir ; il se débarresse même de ses ânes cependant si peu exigeants.

Au cours de l'hiver 1932-1933, les paysans de la Ghouta irriguée disaient avec amertume : « L'âne vaut moins cher que le bissac (qu'il porte sur le dos) »,

el ḥmar arḥaṣ mn es sriḡé.

donnés par le tableau suivant emprunté aux observations du Laboratoire de climatologie médicale de Damas. Chiffres donnés après correction de lieu :

Janvier et février.	Hauteur des pluies.	Jours.
—	—	—
1931	188,2	35
1932	118,8	45
1933	73,5	40
1934	287,2	56
1935	190,4	63
1936	219	47

A Damas, la hauteur des pluies varie selon les années de 1 à 4.

Le nombre des jours de pluie groupés selon le rythme de la vie rurale d'octobre à septembre donne le tableau suivant :

Octobre 1931.	Septembre 1932.	41 jours.
— 1932.	— 1933.	47 —
— 1933.	— 1934.	45 —
— 1934.	— 1935.	56 —
— 1935.	— 1936.	58 —

(2) L'année 1870 fut une année de famine à Damas causée par un hiver froid et sec.

Offert à dix francs du temps, un âne ne trouvait pas d'acheteur.

La sécheresse du printemps est plus cruelle encore au nomade. Obligé de quitter le Hamâd, il se rabat un ou deux mois plus tôt qu'il n'est d'usage vers la Ma'mûra, la région habitée des sédentaires, eux-mêmes dans le dénuement. Des conflits violents s'élèvent alors autour des points d'eau et des pâtures, dès le début d'avril. Ils durent jusqu'en octobre suivant.

Un hiver aux froids violents fait mourir la plus grande partie des agneaux venus à terme en décembre et toujours exposés aux intempéries; un printemps sec achève de décimer le troupeau mal nourri. « Une mauvaise année en fait deux », pense le bédouin, car lorsque l'année suivante est favorable elle est uniquement employée à reconstituer le troupeau réduit l'année précédente.

Les années sèches, les villages de la Syrie sud sont condamnés à l'exode, les rixes sanglantes se multiplient autour des répartiteurs d'eau dans la zone irriguée (1).

Ces quelques exemples permettent de mieux apprécier combien la crainte de la sécheresse peut hanter les esprits. Elle se retrouve dans bon nombre de chansons d'enfants psalmodiées dans tous les foyers, dans ces bouts-rimés ou assonancés dont est farcie la mémoire populaire.

yâ rabbanâ

O mon Dieu,

yâ rabbanâ

O mon Dieu,

eb'at maṭar la zar'e'nâ

Envoie de la pluie pour nos cultures.

henné l (e)kbâr aznabû

Eux les grands ont péché,

(1) Les esprits s'aigrissent, les Français mandataires sont accusés de jeter un mauvais sort au pays. Il pleuvait davantage avant leur arrivée. L'année pluvieuse et neigeuse 1936-1937, venant au temps de l'Indépendance syrienne, confirme le bien-fondé des sentiments passés.

Toutefois, les mandataires sont en droit d'invoquer le témoignage de la Bible sur la sécheresse du printemps.

JÉRÉMIE, III, 3 : « L'Éternel est irrité contre la femme débauchée : Aussi les pluies ont-elles été retenues et il n'y a pas eu de pluies de l'arrière-saison. »

AMOS, IV, 7 : « Je vous ai aussi refusé la pluie, quand il restait encore trois mois jusqu'à la moisson ; j'ai fait pleuvoir sur une ville : un champ a reçu la pluie et un autre champ sur lequel il n'a point plu a séché. »

naḥna l (e)zġâr šu zambenâ	Nous autres les petits qu'avons-nous fait ?
yâ lla maṭar	O Dieu (envoie) de la pluie,
ya lla ṭin	O Dieu (envoie) de la boue,
naḥna z zġâr	Nous les petits
beḍdna ṭhîn	Nous voulons de la farine.
yâ rabbi šattihâ	O ! Dieu faites pleuvoir
mēn arba' 'arânihâ	Des quatre coins
mēn eš šar' u mn-ēl ġarb	De l'Orient, de l'Occident.
lâ ṭhalli nu'ṭa fihâ	Ne laisse dedans (le ciel) aucune goutte.

Mars conserve le même caractère capricieux que le mois de février.
« Mars le maître des tempêtes. »

L'ardeur des premières journées de soleil de mars est réputée plus difficile à supporter que la forte chaleur de l'été.

« Le soleil de la taille (de la vigne) pour ma bru, le soleil de la moisson pour ma fille »,

Šams ez zbâra, le kennti

Šams el ḥašidê le bentî.

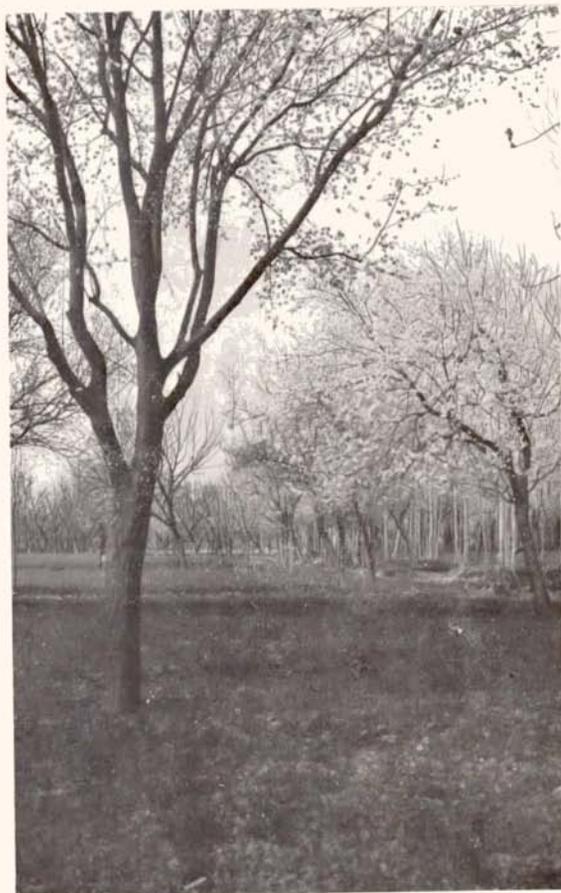
En Syrie intérieure, de l'avis unanime, le printemps est la saison aimable entre toutes. Elle est courte et s'étend sur mars et avril seulement. Placée entre la rudesse acide et venteuse d'un hiver continental et la saison brûlante, qui exigent toutes deux la réclusion dans les maisons, bien préférable à l'automne anémié, empoussiéré le jour, humide la nuit, elle sera non seulement le prétexte d'un traditionnel débordement lyrique chez les poètes, mais l'objet d'un culte unanime dans la ville de Damas.

Au début de mars, quittant leurs maisons froides et humides, les Damascains vont faire des promenades printanières aux pentes tièdes de la montagne voisine, au quartier Mouhagirine. A la floraison des arbres fruitiers (pl. II, 2), ils se portent vers les vergers à l'est de la ville.

Les promenades du mois d'avril, les « sayrân » prennent des aspects



1.
Damas : les vergers.



2.
Damas : « Mai est la lumière du monde. »

collectifs qu'il est bon de noter. En fin mars et en avril ont lieu des promenades corporatives groupant tous les boutiquiers ou tous les artisans d'un même petit sùq.

La législation scolaire turque prévoyait un congé appelé jour de printemps (*nawrûz*), et la tradition s'est conservée. Aussi voit-on au temps des abricotiers en fleurs, les jeunes garçons d'une même école primaire, entassés dans des victoria à deux chevaux, la classique 'arabayyé, se rendre à un pique-nique aux environs de la ville.

L'usage autorise un fonctionnaire à convier ses collègues et ses chefs à une grande journée de plein air passé dans un jardin où est servi un repas champêtre (pl. I, 3). Le plat de résistance était autrefois le « rezz (e)bfûl », mélange de riz et de fèves apporté tout chaud de la maison dans de grandes marmites de cuivre étamé.

Les femmes sont loin d'être privées de ces sorties printanières, rendues plus aimables par l'essor de la végétation arbustive dans la zone irriguée encerclant Damas. Il est au contraire des promenades quasi rituelles qui leur sont autorisées.

Dans les deux derniers sa'd du printemps, les dames musulmanes se livrent au sabtiyyé, la promenade du samedi (pl. I, 1). Durant les sept samedis de la cinquantaine de printemps, les anges du ciel se félicitent de la fin de la quarantaine de froid, et les dames de Damas en font autant. Vêtues de la meilleure façon, elles sortent en groupes familiaux, afin de jouir de la tiédeur du soleil, entre onze heures et quatre heures de l'après-midi. Les dames riches allaient autrefois en voitures à chevaux; les pauvres s'accroupissent en files le long des ruisseaux, le dos tourné aux passants. Aujourd'hui s'organisent des pique-niques et des promenades en automobile.

Elles sortent également en groupe un autre jour, arba't el merta'ssé, « le mercredi du frissonnement », que l'on place le dernier mercredi du mois de mars grec orthodoxe suivant une tradition, ou le mercredi précédant la fête de Pâques grecque orthodoxe, suivant une autre. En ce jour, la femme casanière serait menacée de bien des ennuis. Selon les uns, elle passerait toute sa vie à frissonner; selon d'autres, elle risquerait d'avoir mal à la tête toute l'année (1).

(1) Cette coutume était encore observée scrupuleusement à la Mekke en 1919. Ce jour-là tout

A vrai dire, il s'agit à Damas, d'une promenade, essentiellement féminine sur laquelle les hommes ne paraissent jamais bien résignés. Elle tombe d'ailleurs en désuétude. Il est entendu que la pratique des *sabtiyyât* n'est pas impérative. Si le temps n'est pas propice, la promenade est reportée au premier jour clément de la période printanière.

Au temps des longs loisirs d'autrefois, le choix des lieux de promenade variait selon les jours de la semaine. Le jeudi, le vendredi, et le samedi l'on se rendait à l'ouest de la ville vers le Margé (la prairie), l'hippodrome actuel (1) ; le dimanche à Bâb-Tûmâ, le mardi encore à l'est de la ville à Şoufâniyyé, le mercredi à Mezzé, village voisin à 4 km. de Damas.

Les minorités chrétienne et juive pratiquent des promenades printanières à proximité de leur quartier respectif.

En avril, les chrétiens observent encore, toutefois avec moins de ponctualité qu'autrefois les *tal'ât*, promenades du mardi après-midi à Şoufâniyyé, Bestân en Na'na', Mazra'et en Naşri. Pour avoir une certaine année interdit de circuler dans sa propriété, le possesseur de Mazra'et en Naşri vit sa récolte anéantie. Depuis lors, il évite le mauvais sort en ouvrant son jardin à tout venant, lors de la floraison des abricotiers.]

Le samedi des morts, *sabt el amwât*, la veille du jour de Pâques, les familles chrétiennes passent la journée en promenade champêtre dans le cimetière de leur rite, à peu de distance de la ville. Les classes populaires musulmanes ou chrétiennes célèbrent également le *nayrûz*, le

travail cessait, et l'on rendait des visites en échangeant cette formule consacrée : « Puissiez-vous être heureux toute votre vie. » V. également. Ct. Malinjoud, *Textes en dialecte de Damas*. Extrait du *Journal asiatique*, avril-juin 1924, p. 274 : « *Arba't el mert'aşe*, que l'on prononce aussi *m'aterse*, est un jour où le mot d'ordre est tout à la joie, pour musulmans ou chrétiens, car la vierge Marie passe dans tous les intérieurs et décide : « vous resterez tous ainsi. » Et la personne triste et renfrognée ce jour-là restera branlante du chef tout l'an qui vient. Donc on danse, on chante, on bouffonne en ce jour qui tombe le mercredi après le carême chrétien. »

(1) L'exactitude de nos informations présentes est confirmée par une allusion aux promenades damascaines de A. Blondel, *Deux ans en Syrie*. Paris, 1840, p. 178. Ces lignes sont écrites à la date du mois de février 1837 : « Le vendredi et le dimanche, les Damascains vont en foule hors de la ville, à la promenade dite du Meidan. D'antiques noyers accordent leur bienfaisant ombrage à ce site riant qui est arrosé par le Barada. Les amateurs d'équitation s'y exercent à lancer le *djerid*, à la grande satisfaction de la galerie des spectateurs qui applaudissent à l'adresse des combattants ou se moquent de ceux qui entrent en lice sans être de force à jouter. Partout sous les arbres, le long des ruisseaux, une affluence de femmes enveloppées de leurs manteaux blancs uniformes se réunissent en groupes gais et animés. »

23 mars grec orthodoxe, en buvant du lait dans les jardins à l'ouest de la ville, portant le nom prédestiné de bestân el ḥalib, « le jardin du lait ».

La communauté israélite pratique aussi le nayrûz dans les jardins tout proches ; Hed'ašari' et Mazra'et Našri. Ce temps correspond souvent avec la fête de Pourim.

Le dernier soir de la Pâque juive, l'usage veut, du moins pour les jeunes Israélites, que le premier pain levé auquel il est permis de goûter soit mangé en promenade dans la direction de l'ouest de la ville, dans la vallée du Barada vers Doummar.

Lors de la Pentecôte juive (fin mai, début de juin), les Israélites visitent le tombeau du Prophète Elie : Maqâm Elyàs ʿn nabî, dans une crypte voisine du village de Ğóbâr à dix kilomètres de Damas. Les fidèles partent à l'aube pour être de retour avant la forte chaleur de midi. Au retour de cette visite, les enfants jettent un petit concombre dans l'eau des canaux dérivés du Barada, qu'ils rencontrent sur leur chemin, afin de ne pas être malades durant toute l'année. Ce geste est connu sous le nom de : « jetez le concombre », ʿrmi l hyâra.

Ajoutons encore ici pour compléter l'énumération des promenades rituelles juives de Damas, qu'au mois d'août, le lendemain de la fête du deuil, el ehra, le 10 âb au matin, il est recommandé d'aller se promener dans les jardins.

Les habitants des villes de la Syrie nord, moins bien pourvues de jardins et d'eaux courantes que Damas (1), raillent quelque peu les nombreuses promenades damascaines, et principalement celles accomplies par les dames, aussi en donnent-ils malignement une explication pseudo-historique.

Ils reprochent aux Damascains d'être de sang mêlé, et font remonter cet affront au temps du Mongol Taymûr-Lank (2). En 1400, ce prince déporta sur Samarkand un grand nombre d'ouvriers d'art damascains en promettant de les renvoyer un jour. Voilà pourquoi beaucoup de

(1) Bien que ne couvrant pas plus de 1.000 ha. de terres boisées, la Ghouta de Damas est la plus grande étendue verdoyante de la Syrie intérieure.

(2) Au nombre des quolibets adressés aux Damascains est celui de « banâdî' eššâm », les « bâtards de Damas ».

femmes se dirigent vers les jardins les samedis et les mercredis de printemps. Elles vont attendre le retour des captifs du conquérant mongol.

Nous proposerons à notre tour une explication moins savante. La Damas d'aujourd'hui, balayée, pavée, et même asphaltée dans ses grandes avenues ne nous permet plus de comprendre dans quel état négligé elle était il y a seulement trente ans, lorsque ses ruelles malodorantes n'étaient ni entretenues, ni nettoyées, boueuses l'hiver, poussiéreuses l'été, incommodes en toutes saisons (1).

De nombreux citadins allaient au bon air (*šamm el hawa*, « aspirer de l'air »), à l'extérieur de la ville, d'avril à septembre, vers ces petits cafés des jardins qui firent toujours la gloire de la ville. Tous les Damascaïns n'habitaient pas ces vastes maisons aux cours spacieuses vantées par les voyageurs de tous les temps.

Depuis vingt ans, la création de grands boulevards et de voies d'accès commodes vers les pentes de la montagne dérivèrent quelque peu le courant de la circulation durant le début du printemps, en créant de nombreux lieux de promenades (2).

Au printemps, Damas jouit intensément de sa situation privilégiée au sein d'une oasis de peupliers, de vergers d'abricotiers, de noyers, d'amandiers et de grenadiers. A cette raison pratique se joint sans doute un substratum occulte de rite de printemps. L'année *seljucide* commençait au printemps; elle était marquée par des fêtes sacrées. Un manuscrit arabe du milieu du XVIII^e siècle, circulant en copies à Damas sous le nom de *Kitâb Dânyâl*, « le livre de Daniel », fait allusion à la fête connue sous le nom de *neyrûz sultâni*, célébrée le onzième et le douzième jour du printemps, durant lesquels le gouverneur de la ville ordonnait de dresser des tentes dans le *Merğé* et le *Wâdi-Barada*, puis de préparer des repas gratuits dans des cuisines en plein air à l'usage des indigents. Le même

(1) En 1911, les consuls des puissances étrangères résidant à Damas adressèrent une pétition collective au Vali dans laquelle il lui demandèrent de veiller à la propreté des rues.

(2) La sécurité présente de la banlieue de Damas fait choisir les pentes de *Mohagirine* en janvier et février; le boulevard de *Bagdad* en mars et en avril. Le *Merğé*, devenu hippodrome et terrain de sport n'est plus fréquenté par les femmes comme il l'était autrefois. Le *ğerîd* lui-même est couru à *Mohagirine*.

manuscrit fait allusion à des usages plus anciens déjà tombés en désuétude.

Au printemps, l'armée turque organisait dans chaque ville de garnison une fête militaire connue sous le nom de 'id el hârûf, « la fête de l'agneau », avec chants et jeux sur le terrain de manœuvre. Le soir la troupe se partageait les moutons égorgés à son intention (1).

La spontanéité et la brièveté du printemps syrien se sont imposées à l'armée française elle-même. Cet usage revit en plusieurs endroits où sont organisées des fêtes sportives militaires de printemps : Beyrouth, Hama, Deyr-Zor, Soueida. En 1935, à Damas, un journal politique voulant se livrer à une publicité inédite et capable de porter sur un grand public, lança un numéro spécial de printemps consacré à la jeunesse. Il maintenait la tradition sacrée.

Dans la campagne environnant la ville, les mois d'avril et de mai sont marqués par des processions religieuses villageoises à un tombeau : les sayyâra (cortèges).

A une date déterminée après entente générale entre les gens du village et les villages amis, des cortèges se rendent simultanément à un même tombeau saint précédés de leurs drapeaux et de leurs tambourins. Interrogés sur le temps de ces démonstrations, les paysans répondent invariablement : « aux jours de l'abricot vert », eyyâm el ar'ôn.

Les fêtes prennent leur place entre le curage des canaux d'irrigation, toujours terminé au début d'avril, et la moisson des orges, la première des moissons de l'année amorcée au début de mai.

Sans remonter trop haut vers les cultes agraires des Araméens, l'on se rend compte à de nombreux indices combien les influences turco-iraniennes des cultes du printemps sont encore vivaces en Syrie.

L'espérance en l'arrivée de pluies tardives capables de gonfler l'épi avant sa maturité ou le fruit encore vert, alimentera le folklore damascain. Sans doute, les pessimistes diront : « Plus de pluie après la Pâque juive »,

mâ binzèl mațar ba'ed 'id el fțir (2)

(1) En 1935, la République turque décréta que le 1^{er} Mai serait un jour de fête officielle en l'honneur du printemps.

(2) fțir : le pain sans levain.

car la fête vient en fin mars ou au début d'avril grégorien. Si par chance la terre reçoit quelques ondées en avril, avant mai, la joie rayonne sur tous les visages, car cette générosité de la Providence bonifiera les récoltes en formation. Sous cette ondée tardive, le créancier, le commerçant, le métayer reprennent confiance. Au temps où la monnaie argent turque avait cours chacun s'écriait : « Il pleut des mégidiyyé. » L'on suppose le gain procuré par chaque averse en milliers de livres turques or.

Le paysan dira : « La pluie d'avril ranime le cœur de l'homme »,

maṭrèt nisân bteḫyi 'alb el ęnsân (1).

Elle est aussi efficace qu'un labour pour entretenir l'humidité dans le sol.

« La pluie d'avril vaut la charrue et le bœuf ».

maṭrèt nisân bteḫwa s sekké weḷ faddân (2).

Lorsque la grâce suprême de la pluie d'avril manque, l'on dit tristement : « Avril sans pluie est comme la mariée sans bijoux. »

Proverbe très expressif, car la fiancée, à la veille de son mariage, porte sur sa personne tous les bijoux des femmes de sa famille et de ses alliées.

Lorsque l'année s'annonce bonne, à la suite de pluies régulièrement réparties de l'hiver au printemps, les pauvres gens rassurés osent dire :

« Le blé et l'avoine, un pet dans la barbe des accapareurs »,

'al 'amḫa weḫ ziwâné
ḡarṭa bi da'n el ḫazzâné.

(1) La Bible, Joël, xx, 23. « Craignons donc l'Éternel notre Dieu qui ordonne la pluie de la première et de la dernière saison et nous garde les semaines ordonnées pour la moisson. »

Deutéronome, xi, 1, 14 : « Je donnerai en son temps la pluie à votre pays, la pluie de la première et de la dernière saison; et tu recueilleras ton froment, ton moût et ton huile. »

(2) Laboratoire de climatologie médicale.

Nombre des jours de pluie de la dernière saison biblique à Damas :

	1931	1932	1933	1934	1935	1936
Avril	5	4	5	2	4	1
Mai	2	1	2	5	3	2

L'accaparement des grains joue un grand rôle dans l'économie générale pendant les années sèches, aussi la vindicte populaire n'a garde de l'oublier.

Il est des années où le froid et la sécheresse conspirent pour désoler la Syrie intérieure. En décembre, un froid sec et prolongé détruit les pâturages du désert et décime les agneaux. En mars, il gèle les arbres en fleurs. Mars et avril secs et tièdes font manquer l'épiage des céréales. Troupeaux, fruits, céréales, les trois ressources du pays manquent à la fois (1).

La pluie tardive d'avril vient ensuite, par une sorte de dérision ; elle ne réparera rien, car elle arrive à contre-temps. Le sort de culture se joue donc en quelques semaines de mars à avril grégorien, en février et en mars du comput grec orthodoxe.

Avril ne passe pas sans inquiéter les agriculteurs de la région de Damas. L'altitude élevée de la plaine (700 à 600 m.) et la proximité du désert l'exposent à des variations de température capables de mettre la récolte des fruits en péril. Les vents froids d'avril sont connus par la tradition sous le nom de scorpions d'avril, 'a'arèb nisân. Ce terme est également étendu aux gelées blanches.

Par contre, des vents chauds et desséchants venant du désert à l'est-sud-est peuvent flétrir toute la moisson future. Ces vents ont attiré l'attention des météorologues. Ils leur assignent une origine égyptienne.

L'agriculture est délivrée des soucis de la gelée lorsque s'établissent sur le pays les grands calmes de l'été.

A la Saint Georges du calendrier julien, le 23 avril, le 6 mai grégorien, les gelées tardives et les fortes tempêtes de vent printanier ne menacent plus les fruits. Ils sont formés et mûrissent rapidement. L'on suppose à coup sûr le rendement de la récolte.

Les propriétaires fonciers damascains louent le sol aux paysans des villages, mais se réservent l'usufruit des arbres fruitiers. Ils s'abouchent avec un courtier : le *damman*. Celui-ci achète la récolte sur pied à la Saint-Georges. Il procédera à la récolte des abricots au mois de juin, et à la confection sur place de la pâte d'abricots appelée 'amreddin.

(1) Ce concours de circonstances se produisit en 1933-1934.

Le temps d'El-ḥeḍr ('id el ḥeḍr) marquait également, avant 1920, la date de la fin du contrat de location des immeubles. Les déménagements se font encore de préférence au beau temps. Dans la Syrie montagneuse, mai n'est pas exempt de grands vents connus sous le nom de « vents qui entraînent la Pentecôte »,

saḥḥābāt el 'anšara.

Une interprétation chrétienne veut que les vents de cette période soufflent sur ce monde en souvenir de l'esprit du Christ qui descendit à cette date sur les apôtres.

Au seuil de la période estivale, de fin avril au mois de mai, deux faits sont à retenir : d'une part la rapidité de la croissance des cultures, d'autre part l'ardeur montante de la chaleur. Si mars est le mois des jonquilles, avril est celui des roses et de la floraison des orangers amers. En mai le ciel prend tout son éclat.

Les dictons témoignent scrupuleusement de cette marche vers l'été (1).

« En mars une corde, en avril un épi, en mai il est gonflé. »

« En mai un cocon, un épi et un bouton de fleur de concombre. »

« En mai un cocon, un épi, et une pousse de tabac. »

Une aveuglante lumière se répand sur les chaînes crayeuses et décharnées de la montagne et rayonne dans un ciel pur.

« Mai est la lumière du monde »,

mâyès nûr eḍ denyâ.

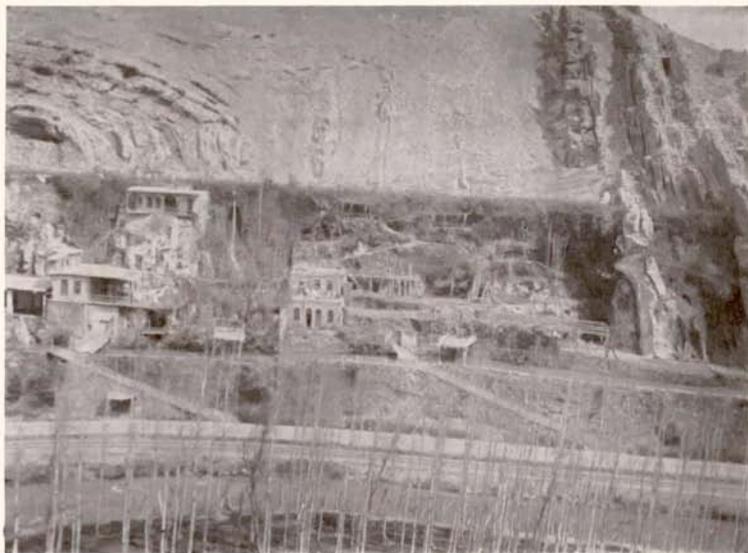
L'une des préoccupations paysannes d'avril est de déterminer le temps où l'on peut dormir à la belle étoile. Fuyant l'entassement imposé par

(1) La brusque poussée de la chaleur de février à mai est nettement indiquée dans les observations suivantes :

Laboratoire de climatologie médicale de Damas.

Températures maxima enregistrées à Damas :

	1931	1932	1933	1934	1935	1936
Février . .	18°,6	23°,6	24°,3	15°,5	21°,8	19°
Mars . . .	29°	27°,3	25°,3	26°,8	25°,3	28°,2
Avril . . .	31°	34°	31°,1	31°,9	33°	34°,9
Mai. . . .	28°,3	37°,5	32°,3	32°,3	36°,8	34°,2



1.

Damas : maisons dans les vergers.



2.

Damas sous la neige.

l'hiver, dans une ou deux chambres communes, chacun dormira bientôt dans le jardin ou sur la terrasse de la maison. Les préposés à l'irrigation, dont une partie de la nuit se passe à utiliser le tour d'eau auquel les jardins ont droit, ne seront pas fâchés de l'adoucissement de la température nocturne.

Ce temps est indiqué par la feuillaison du figuier.

« Quand la feuille du figuier aura la largeur d'une patte de chat, vous dormirez sans vous couvrir »,

aimta mâ şârèt war'et et tin 'add id el 'atça nâm wlâ tetğatça.

Toutefois, l'écart grandissant entre la température diurne et la température nocturne inspire ce conseil de prudence :

« En mai, restez à l'ombre des rosiers et souvenez-vous des nuits froides. »

L'été permettra de coucher à la belle étoile partout où l'on voudra :
« Le tapis de l'été est vaste »,

bsât eş şayf 'ariğ (ou encore : wasa').

L'on prendra néanmoins les mêmes précautions que précédemment à la chute du soleil, lors des brusques variations de la température et de l'humidité entre le jour et la nuit.

« En été, au repas de midi, mangez peu et endormez-vous, ne fût-ce que quelques minutes.

« Le soir, dînez et promenez-vous, ne fût-ce que quelques pas »,

bę ş şayf tğaddâ wę tmaddâ walau da'i'tein
t'aşša wę tmaşša walau faşęhtein.

Et cet autre : « Le froid de l'été est plus tranchant que l'épée (1) »,

bard eş şayf ağadd (e)mn eş şayf (ou : a'ta'). »

La montée rapide de la chaleur mûrit rapidement toutes les céréales.

(1) V. Bible, Genèse, xxi, 41 : « Le hâle me consumait pendant le jour et le froid pendant la nuit. »
Au cours de l'été la différence entre la température diurne et la température nocturne atteint

En mai, on moissonne les orges. « En mai, apportez votre faucille et attaquez. »

En juin, l'on récolte le blé.

« En juin, envoyez votre fils ramasser les javelles. »

« Juin transforme les maisons en granges. »

« En juin, il prit la faucille et courut faucher. »

Dans les potagers, les cucurbitacées et les légumineuses donnent à plein rendement.

« En juin, de jeudi en jeudi chaque plante donne une récolte. »

L'un des signes les plus sûrs de l'établissement despotique de l'été est l'arrivée à maturité des fruits du mûrier noir. Les premières brumes de chaleur se forment dans le ciel de juin. On les appelle les « nuages du mûrier », *ğaym et tût*.

La chaleur devient plus accablante, chaleur sèche, qui s'élève rapidement avec l'échauffement diurne, et tombe brusquement deux heures après la chute du soleil pour faire place à l'humidité et à la fraîcheur nocturne.

« En juin, du feu. »

Au solstice d'été, le 21 juin, la tradition compte une « quarantaine d'été » allant jusqu'à la fin de juillet : le *marb'aniyyet eş şayf*.

En juillet, s'élèvent de grands vents secs venus des étendues désertiques de l'est. Ils enveloppent la ville d'une chaude haleine. En rafales aiguës, saisies de brusques frénésies, ils sifflent rageurs entraînant de longs tourbillons de poussière qui embrument la basse atmosphère.

Quelques expressions caractérisent cette montée de la chaleur et les vents brûlants de l'été :

« Juillet le venteux »,

tammûz el hâwi.

« En juillet, l'eau bout dans le pot de fer blanc »,

bi temmûz btëgli l moyyé bel kûz.

L'apparition des premiers raisins introduit une variante dans le dicton précédent.

« En juillet, mettez le raisin dans la gargoulette »,
 bi tammûz hoṭṭ el 'enèb bil kûz (pour le tenir au frais).

« Juillet le venteux » est suivi « d'Août le brûlant »,
 tammûz el hâwi wel âb eṣ šâwi.

« Vent de juillet et chaleur d'août », dit un autre dicton, associant fort à propos ces deux mois de l'année »,

hawa tammûz u ḥarr âb (1).

L'implacable chaleur de four accable encore la ville pendant tout ce mois : « Août le brûlant », « âb el lahhâb », répète encore la tradition. Elle trouve une image précise pour montrer la continuité des fortes insolation d'été.

« En août le clou brûle dans la porte »,
 bi âb biḥterè' el meṣmâr bel bâb.

Les portes des maisons d'autrefois étaient cloutées, et les familiers de Damas ont maintes fois retiré leur main imprudemment posée sur un heurtoir de cuivre surchauffé.

Il n'est pas d'averse, il n'est pas d'orage à espérer durant tout le mois d'août julien.

« Mon grand-père m'a raconté d'après son père et le grand-père de son père que tous les mois ont de la pluie, excepté le mois d'août »,

ğeddi ḥabbarni 'an abùh 'an ġedd abùh enno kell eṣ šhûr b teṣti mâ'adâ saḥer âb (2).

(1) Nous donnerons ici quelques extrêmes absolus trouvés dans les relevés du poste météorologique de Mezzé.

40°,7 le 20 août 1927; 42°,3 le 23 juillet 1928; 42° le 29 juillet 1929; 41°,3 le 9 août 1930.

Laboratoire de climatologie médicale de Damas.

Températures maxima enregistrées à Damas 1931-1936 :

	1931	1932	1933	1934	1935	1936
Juin. . .	37°,6	38°,9	39°,9	38°,5	38°,4	37°,8
Juillet . .	39°,5	40°,1	38°,5	40°	38°,6	39°,4
Août. . .	39°,7	41°,6	39°,8	38°,7	38°,3	41°,3
Septembre	39°,4	35°,9	36°,9	37°,9	36°,9	35°,4

La plus haute température enregistrée fut de 41°,6, août 1932.

(2) La Bible, Proverbes, xxvi : « Comme la neige en été et la pluie pendant la moisson, ainsi la gloire ne convient pas à un fou. »

Sous la double action de la chaleur et de la sécheresse continue, la terre arable calcinée s'ameublît en une couche profonde de poussière.

L'été marque le grand arrêt de la végétation spontanée.

A l'exception des jardins touffus, toute la plaine devient incommode. Le citadin damascain sent le besoin de s'évader hors de chez lui. Cette recherche de la fraîcheur et de l'humidité prend des aspects fort divers.

Depuis mai jusqu'à la fin de septembre, Damas vit selon un rythme d'été différent de son rythme d'hiver et de printemps.

Il est caractérisé par une activité matinale allant de l'aube à dix heures du matin, suivie d'un arrêt d'après-midi consacré à la sieste. La vie reprend à la chute du jour et se continue assez avant dans la nuit. Une population entière se dérobe aux atteintes du soleil pendant quatre ou cinq heures durant l'après-midi.

Les travaux précis et urgents se font dans la matinée. La détente du soir après un après-midi passé à subir le poids de la chaleur est demandée aux cafés et aux cinémas en plein air.

Les cafés d'été courent en avant-poste le long des artères nouvelles de la ville et précèdent de quatre à cinq ans la construction des maisons.

Aux jours lourds et sans vent, les citadins aisés refluent vers la montagne. Les cafés de Dummar à 7 km. de la ville, placés au bord du torrent, connaissent une vogue nocturne soutenue. Le même désir d'évasion vers la fraîcheur et l'altitude poussent les familles à partir en bandes le vendredi vers la haute vallée du Barada : 'ayn-el-ḥaḍra, 'ayn-el-Figé, entre 900 et 1.200 m. Elles y demeurent du matin au coucher du soleil et font leur cuisine en plein air.

La pratique de l'estivage est régulière dans les familles bourgeoises (1). Les plus aisées passent deux mois au Liban, particulièrement à Zaḥlé.

D'autres ont choisi, plus près de Damas, les villages de Zebdāni, Blūdān, Bu'ayn et Maḍāyā, entre 1.400 et 1.600 m. d'altitude (2).

Les familles musulmanes séjournent dans une maison paysanne au

(1) En 1835, l'on ne connaissait d'autres centres d'estivage que ceux de Sālhiyyé et de Dummar.

(2) La première initiative d'un estivage dans la vallée du Barada, à Blūdān, est due au consul d'Angleterre Sir N. Wood, vers 1842.

Depuis 1935, le grand hôtel de Blūdān reçoit les estivants égyptiens ou palestiniens.

confort limité qu'elles meublent à leur gré. Les chrétiens estivent à l'est de Damas dans le Qalamūn à Yabrūd et Şednâyâ. Le progrès des moyens de communication, le chemin de fer en 1895, la création d'un important réseau de routes depuis 1921, le programme d'estivage en cours d'exécution depuis 1927, ont donné une extension constante au besoin si vif de détente manifesté par la population damasquine durant les pénibles mois de l'été. Ces déplacements ont remplacé la vie abritée dans les salles fraîches du rez-de-chaussée des maisons d'autrefois et le repliement nocturne dans les grandes cours familiales.

Les constructions en ciment armé d'aujourd'hui, étriquées, « froides l'hiver, chaudes l'été » (1), ne sont plus des retraites sûres contre les atteintes de l'été (2). L'été de Damas ne bronze pas les visages. Il parchemine et dessèche, paralyse l'action et surexcite l'imagination (3).

Cette influence amoindrissante se fait particulièrement sentir en août. Un dicton s'adresse aux insensés trop zélés, désireux de maintenir leur illusoire activité sans tenir compte du despotisme des mois ardents.

« Celui qui ne tient pas compte du mois d'août en s'abritant sent la graisse de son corps se fondre »,

yalli mâ bidâri ħâlo bi âb bi şûf şaĥem badano dâb.

A la campagne, soit dans la plaine, soit dans les districts montagneux, août est marqué par des récoltes importantes, dont la première est celle du raisin. En août, les raisins arrivent à maturité.

« En août, entrez dans les vignes sans peur »,

bi âb fût 'al karem u lâ thâb,

dicton encore connu sous cette forme :

« Dans le mois d'août, cueille la grappe sans crainte »,

bi âb 'tôf el 'an'ûd u lâ thâb.

(1) Beş şité ġarî' beş şayf harî.

(2) R. TRÉSSE. L'irrigation dans la Ghoutâ de Damas. *Revue des Études Islamiques*, 1929. R. THOUVIN. *La Maison Syrienne*.

(3) Le proverbe « En juillet, l'eau bout dans la gargoulette » est pris souvent dans un sens figuré, lorsque l'on fait allusion à une personne surexcitée ou querelleuse.

En août, la récolte des noix coïncide avec la fête de la Vierge, 'id el 'adra célébrée dans les villages montagnards chrétiens (le 28 août grégorien correspondant au 15 août grec orthodoxe). La cueillette des noix donne lieu à des réjouissances connues sous le nom de 'id el ġozé, « la fête des noix ».

Au cours du mois d'août julien, les montagnards prennent conscience de la diminution de la longueur du jour et des signes précurseurs de la fin de l'été.

« La fête de la Transfiguration dit à l'été: Va-t-en » (6 août grec orthodoxe, 19 août grégorien),

'id el tağalli bi'ül leş şayf walli.

La fête de l'Exaltation de la Croix, 'id eş şalib, le 27 septembre grégorien, marque le début de l'automne et de la rentrée dans les maisons durant la nuit.

Les contrats agricoles sont renouvelés le 15 septembre du calendrier Julien, à la fête de la Croix, à la veille de la reprise des labours pour les cultures d'hiver.

Avec septembre et l'humidité revenue, recommencent les préparatifs d'un nouveau cycle des saisons. L'été oppressif décline, l'on aspire aux bienfaits de la pluie, génitrice des récoltes futures.

∴

La liste des dictons ici rassemblés est vraisemblablement loin de représenter l'inventaire complet qui pourrait en être dressé. Elle donne les plus courants sans entrer dans le détail des expressions particulières à certains villages ou même à quelques quartiers. Elle représente une moyenne des connaissances générales sur le sujet, à Damas, et dans un rayon de 70 kilomètres.

Ce premier collationnement montre néanmoins que la marche des saisons est scrupuleusement suivie et caractérisée en quelques mots.

On y trouve les signes précurseurs de l'arrivée de la saison froide, les ennuis et les bienfaits de l'automne et de l'hiver, les préoccupations générales au sujet de la sécheresse ou l'arrivée de la pluie, les brusques ca-

prices d'un printemps court et agité en février et en mars, au cours desquels s'élaborent les récoltes futures, puis la despotique emprise d'un été sec, ardent et prolongé jusqu'au début d'octobre.

Remarquons également que l'élaboration des dictons de ce genre relève autant des traditions littéraires que de l'esprit d'observation.

Une observation d'ordre climatique fait fortune chaque fois qu'elle revêt une forme rythmée et assonancée.

Certains dictons sont des jeux de mots sur les mois :

eylûl-mablûl ; teşrin-maşarin ; tammûz-kûz ;
şbâţ-meĥbâţ ; âb-lahhâb ; âdar-kuffâr.

D'autres, des jeux de mots appliqués aux fêtes religieuses servant de points de repère.

milâd-wlâd ; şalib bi ţib ; fţir-maţţir.

Quelques-uns seulement sont des sentences établies en dehors de tout désir formel de rythme et de rime : conseil sur l'agriculture, observation sur le temps, épithètes brèves données à un mois ou à une saison.

Ayant nous même annoncé ici un inventaire sommaire, nous ne pouvons désigner qui l'emporte entre la tradition littéraire et l'esprit d'analyse.

Nous n'avons pas trouvé d'observations relatives aux animaux sauvages, d'ailleurs peu nombreux dans les vergers, et au passage des oiseaux migrateurs. A notre grande surprise, nous n'avons pas davantage rencontré des prévisions sur la marche des vents ou sur les relations de cause à effet entre les pentes neigeuses de la montagne et les jardins de la plaine. Mais qu'ils ne soient pas familiers aux citadins de Damas ne prouve pas leur inexistence parmi les jardiniers de la banlieue.

En matière de dictons, la richesse du folklore syrien semble infinie.

R. TRESSE.

BIBLIOGRAPHIE

- Almanach français*. Imprimerie Catholique. Beyrouth. Années 1930-1937.
- Dr. G. ARACTINGI. *Le Paludisme en Syrie*. Damas, 1929.
- Dr. G. ARACTINGI. *Essai sur la climatologie de Syrie*. Imprimerie de la République syrienne. Damas, 1933.
- Bulletin climatologique du Service central météorologique du Haut-Commissariat*.
- Bulletin médical annuel de la Direction générale de l'Hygiène et de l'Assistance Publique de l'État de Syrie*. Années 1925-1928.
- C. COMBIER. La Climatologie de la Syrie et du Liban. *Revue de géographie physique et de géographie dynamique*. Vol. VI, fasc. 4, Paris, 1933.
- R. P. J. A. JAUSSEN. Le coq et la pluie dans la tradition palestinienne. *Revue Biblique*, octobre 1924, p. 574.
- H. LAMMENS. Le Climat syro-palestinien autrefois et aujourd'hui. *Les Études*, 20 septembre 1928.
- A. LATRON. La Vie rurale en Syrie et au Liban. Études d'économie sociale. *Mémoires de l'Institut Français de Damas*. Beyrouth, 1936.
- GI. MALINJOUD. Textes en dialecte de Damas. Extrait du *Journal asiatique*, avril-juin 1924.
- DE MARTONNE. *Traité de géographie physique*, t. I, p. 270, 4^e éd. Paris, 1925.
- R. THOUMIN. *La Maison syrienne* dans *Documents d'Études orientales*, II. Paris, Leroux, 1932.
- R. THOUMIN. *Géographie humaine de la Syrie centrale*. Paris, Leroux, 1936.
- R. TRESSE. *L'Irrigation de la Ghouta de Damas*, dans *Revue des Études islamiques*, année 1929, t. IV.